

l'école de Cluj

Marie Maertens

De la Roumanie, on connaît une scène qui s'est plutôt expatriée ou concentrée à Bucarest (Dan Perjovschi, Ion Grigorescu, Anca Benera, Vlad Nanca, Irina Botea) – où s'ouvrira le 21 mai la 4^e édition de la biennale internationale d'art contemporain. Mais, depuis peu, Cluj-Napoca, troisième ville du pays située en Transylvanie, attire l'attention. Dotée d'une école d'art et d'une université, elle est en train de devenir le nouveau point d'ancrage des artistes et des galeristes. Un lieu, une ancienne usine, la Fabrica de Pensule (La Fabrique de pinces), a ouvert officiellement ses portes le 23 octobre 2009.



Adrian Ghenie (Ph. Ph. Servent). « Turning Point 1 ». 2009. Huile sur toile. 150 x 300 cm. (Court. Plan B, Cluj/Berlin, et A. Tacir Collection, Istanbul ; Ph. A. Ghenie). *Oil on canvas*

■ La Transylvanie est plus connue du grand public pour être la terre natale du comte Dracula, ce qui amuse beaucoup le galeriste Mihai Pop (Plan B) et ses artistes... Loin des excentricités du marché de l'art et des clichés sur leur région natale, ils ont résolu d'établir à Cluj leur base de travail. Plan B avait ouvert un espace dans la ville en 2005, avant d'inaugurer une antenne à Berlin en septembre 2008. Elle représente onze artistes, dont dix Roumains, et participe déjà aux foires internationales. Si le leader du groupe est sans conteste Victor Man, l'attention se porte désormais sur les peintres Adrian Ghenie, Serban Savu et sur le vidéaste et photographe Ciprian Muresan. Bien que leurs travaux ne puissent se résumer à un vocable unique, leurs sujets communs sont liés à l'histoire, la mémoire et la relecture des avant-gardes. Si la peinture semble être l'un des médiums les plus prisés de ces jeunes artistes, comme le démontre aussi la visite d'autres ateliers de la Fabrica, Mihai Pop rappelle qu'elle n'était pas autant acceptée au début des années 2000. « Mais ces artistes ont développé une pein-

ture basée sur la tradition, sans être ennuyeuse. La plupart d'entre eux traitent le lien entre les temps anciens et nouveaux. Par rapport à des villes plus cosmopolites, où les plasticiens sont plus nombreux, ils n'ont pas à faire de surenchères quant au format ou aux couleurs pour exister. Ils n'ont pas continuellement à "Pump up the volume" ! »

Remise en question

La situation « enviée » de la Roumanie étant à la fois son manque de collectionneurs privés et de soutien institutionnel, la galerie a fait le choix de se tourner très tôt vers les foires internationales. Elle fut aussi aidée par l'exception géographique dont bénéficiaient, dans ces foires, les pays nouvellement arrivés sur le marché de l'art. La « recette » semble fonctionner, puisque ces artistes, nés à la fin des années 1970, sont déjà collectionnés dans le monde entier.

Adrian Ghenie est l'un des artistes les plus exposés. Son travail est également présenté dans les galeries David Nolan, à New York, Mihai Nicodim, à Los Angeles, et Haunch of Venison. Ce qui lui a permis d'intégrer les col-

lections de François Pinault ou de Susan & Michael Hort. Formé à l'université des arts et du design de Cluj, dont il est sorti en 2001, il se montre très préoccupé par le rapport à l'histoire douloureuse et aux extrémismes du 20^e siècle. Si ses premières peintures représentent des champignons nucléaires, c'est davantage le national-socialisme allemand qui est récurrent dans ses travaux, par le biais d'emprunts. Ainsi, la série *Collector* est réalisée à partir de photographies d'Hermann Goering, prises durant le procès de Nuremberg, qu'Adrian Ghenie a ensuite placées dans un décor fourni de tableaux, en référence à sa « collectionniste » aigüe. La composition de *Dada Is Dead* (2009) rappelle celle d'une célèbre photographie prise durant la première foire internationale Dada en 1920, à Berlin. Dans sa propre version, le peintre montre un espace déserté contenant des œuvres qui ne sont plus que les ombres d'elles-mêmes. Adrian Ghenie choisit les moments de l'histoire de l'art où la peinture fut remise en question : Dada ou Duchamp, dont il imagina les funérailles. Pour lui, l'avant-garde ne doit pas être vue « comme une avancée, mais comme



Ciprian Muresan (Ph. Ph. Servent). « Dog Luv » (d'après / after a scene by Saviana Stanescu). 2009. Vidéo HD, 30' 56" (Court. Plan B, Cluj/Berlin)



un extrême ». Ses références à la peinture classique sont nombreuses et parfois directes. C'est le cas de sa version de *la Fuite en Égypte*, qu'il réactualise dans une problématique d'exil et d'apatridie. Il portraitise aussi Hitler ou Lénine, plus pour observer la réception de leurs images et pour soulever une question : si le communisme et la Seconde Guerre mondiale n'avaient pas existé, quelle serait notre société ? Il suggère que l'histoire et la mémoire ne sont pas fixées, mais animées de flux constants. Techniquement, il travaille l'huile et l'acrylique au pinceau et au couteau dans des tons sombres, sourds et denses. Sa peinture est raclée, dure et froide. La question de l'art et du rôle de l'artiste fait aussi partie de ses problématiques. Plus précisément, le statut de l'artiste officiel fut l'occasion d'une collaboration avec Ciprian Muresan en 2008. La vidéo *Ceausescu's Portrait* interroge la possibilité de réaliser un bon portrait de Ceausescu. Ensuite, une question se pose : est-il envisageable d'analyser d'un point de vue artistique et formel le portrait d'un dictateur ?

Relire l'histoire

En 2006, Ciprian Muresan, lui aussi formé à Cluj, attaqua le problème directement avec cette maxime : *Communism Never Happened*. Sans vouloir nier cette partie de l'histoire, il ironise sur le fait que le communisme soit demeuré pure utopie et théorie politique, n'ayant donné lieu qu'à un avatar totalitaire. La vidéo *Choose...*, dans laquelle un enfant doit choisir entre une canette de Coca-Cola et de Pepsi, qu'il finira par mélanger, est prétexte à témoigner de la situation en perte de repère de la Roumanie, chahutée entre un régime liquidé avec violence et un monde globalisé, entre une évolution entravée et un capitalisme galopant. Une autre partie de son travail consiste en une relecture sarcastique de l'art. Son saut dans le vide

The School of Cluj

What most people know about Romanian art is generally confined to expatriate figures and Bucharest, where the capital's fourth international art biennial will open May 21 (Dan Perjovschi, Ion Grigorescu, Anca Benera, Vlad Nanca and Irina Botea, for example). But recently attention has been drawn to Cluj-Napoca in Transylvania, the country's third largest city. With an art school and a university, it is becoming a significant new scene for both artists and gallery owners. One hot venue in a former industrial site, La Fabrica de Pensule (The Brush Factory), officially opened October 23, 2009.

■ When they hear the word Transylvania, all most people can think of is its native son, Count Dracula. That cracks up gallerist Mihai Pop (Plan B gallery) and its artists. After all, in the face of the vagaries of the art market and the clichés about their region, they decided to base themselves in Cluj. Plan B opened there in 2005, before setting up an outpost in Berlin in September 2008. It represents 11 artists, 10 of them Romanian, and has already started selling at international art fairs. While Victor Man is the group's incontestable leader, attention is now being drawn to the painters Adrian Ghenie and Serban Savu, and the video maker and photographer Ciprian Muresan. Of course their work employs their own various distinctive vocabularies, but they share common subjects such as history, memory and a new reading of the avant-gardes. Painting is one of these young artists' favored media, as is evident in a visit to other studios associated with La Fabrica. Pop recalls that paint-

ing wasn't as accepted in the early 2000s. "But these artists developed a painting based on tradition without being boring. Most of them explore the links between the past and present. In comparison to other more cosmopolitan cities where there are a lot more artists, here people don't have to try and outdo each other in terms of format and color to have an existence. They don't have to constantly 'pump up the volume!'" What puts Romania in an enviable position is the combination of a lack of local collectors and institutional support, and from the start the gallery opted to focus on international art fairs. It also benefited from the exceptional status these fairs grant countries newly arriving on the art market. This recipe seems to work, because these artists born in the late 1970s are already being collected all over the world.

Dead again

Ghenie is one of the most often shown figures of this cohort. He's been seen at the David Nolan gallery in New York, the Mihai Nicodim in Los Angeles and London's Haunch of Venison. Consequently his collectors include François Pinault and Susan and Michel Hort. A 2001 graduate of the Cluj university of art and design, his central concern is with the painful history of the 20th century and its extremists. His first paintings tending to portray nuclear mushroom clouds. Since then his work has involved much appropriation from German National Socialism. For instance his series *Collector* uses photos of Hermann Goering taken during the Nuremberg Trials. Ghenie puts them into a background full of paintings, a reference to the Nazi leader's

(Leap into the Void - After 3 Seconds) est quant à lui photographié trois secondes plus tard que celui d'Yves Klein. Par conséquent, sa photographie de 2004 montre un homme, les bras en croix... à terre ! Si cette image ne peut que faire sourire, elle évoque aussi, cinquante ans après l'image originelle, la fin de l'optimisme moderniste. Le saut artistique libérateur apparaît ici comme un flop... *End of the five-year plan* est la version orthodoxe de la *Nona Ora* de Maurizio Cattelan, en référence à la collaboration entre l'église et le communisme sous Ceausescu. Ciprian Muresan emploie le verbe « re-contextualiser » pour qualifier ses travaux. Sa critique est fine et acerbe. Des enfants déclament aussi le texte d'Eugène Ionesco, *Rhinocéros*, sans le comprendre, là encore avec, sous-jacente, la problématique de la relecture et de la compréhension du passé. Sa dernière vidéo, *Dog Luv*, projetée à la Biennale de Venise en 2009, dans le pavillon roumain, montrait des marionnettes de chiens



Serban Savu (Ph. Ph. Servent). « The Football Game ». 2007. Huile sur toile. 80 x 100 cm. (Court. Plan B, Cluj/Berlin, et Hort Collection, NY ; Ph. S. Savu). *Oil on canvas*

disséquant un texte de la dramaturge Saviana Stanescu sur la condition non humaine. Très attentif à l'écrit, Ciprian Muresan est rédacteur à la revue *Idea, arts + société*, revue qui traduit en roumain des textes critiques de Gilles Deleuze, Félix Guattari, Clement Greenberg, Hans Belting... mais aussi des textes d'artistes.

Nouvelle Arcadie

Dans des tons doux et caressants, avec une huile fine, déposée avec soin et lenteur, Serban Savu s'interroge également sur le passé de la Roumanie, à partir du concept de « l'homme nouveau ». Des scènes de vie quotidienne, à priori anodines et représentées de façon réaliste, témoignent d'une population qui fut délocalisée à une époque où il fallait quitter la campagne et s'adapter au modernisme des villes. Mais n'assimilant pas les règles urbaines, elle colonise les périphéries de façon hybride.

Fasciné par les œuvres de Tintoret ou Titien, Serban Savu représente, à la manière d'une nouvelle Arcadie, ces paysages post-industriels dans lesquels le temps se serait arrêté dans le silence. La Renaissance italienne serait-elle mise en parallèle d'une tentative avortée de renaissance d'une société ? Serban Savu développe une esthétique de ruine contemporaine, une fois l'utopie partie. Le peintre se réfère aussi volontiers dans son discours à Ionesco. Dans une seconde lecture, il critique la passivité et le manque de réaction de ses congénères, semblant toujours dans l'attente. Pour rendre palpable cette atmosphère, il élimine les détails et s'inspire de la lumière spécifique de son atelier. Il s'agit ici de « mettre en cage » la lumière. D'ailleurs, Giorgione n'est pas loin dans sa toute dernière série. Si, après la



Radu Comsa (Ph. Ph. Servent). « Changeable structures ». 2009. Acrylique sur coupures de presse communiste. 287 x 224 cm. (Court. de l'artiste et galerie Sabot, Cluj). *Acrylic intervention on communist press clipping*

Révolution, la peinture fut rejetée car associée au pouvoir, Serban Savu, né en 1978, fait partie de cette nouvelle génération qui regarde à nouveau vers le passé et se « gave » d'histoire de l'art comme s'il en avait manqué.

Installée à un autre étage, la galerie Sabot a inauguré sa première exposition au mois d'octobre dernier avec le jeune artiste roumain Alex Mirutziu. Cet espace, qui se veut plus expérimental que purement commercial, jouxte l'atelier de Radu Comsa, lui-même artiste de la galerie et qui présente actuellement une exposition personnelle. Ses toiles font référence à une enfance rythmée par les visites d'usines, les travaux aux champs et les meetings de Ceausescu.

Parmi les autres ateliers fraîchement occupés, celui de Marius Bercea est consacré à la peinture. Un ton jaune d'or ocré parcourt l'ensemble de ses toiles. Cette couleur, qui paraît englober le regardeur, est en fait un témoi-



Marius Bercea. « 20 Years Gap ». 2009. Huile sur toile. 90 x 130 cm. Oil on canvas

gnage de l'image de Tchernobyl que le peintre a conservée de son enfance. Sa première manière était axée autour de ses archives personnelles : photographies et histoires de famille. Comme pour y échapper, il s'oriente aujourd'hui vers une réflexion sur les paysages, notamment ceux de la Toscane. Pourtant, là encore, la nature envahit des villes fantômes... Étonnamment, il ne peint que la nuit pour figurer ce souvenir évoquant la lumière, qui a déjà suscité l'intérêt de collectionneurs comme les Hort et Blake Byrne. Marius Bercea s'occupe également d'un espace nommé Laika dans la Factory. La première exposition portait sur Tom Chamberlain, un artiste anglais qui a aussi collaboré avec Ciprian Muresan. Cela montre l'ambiance de cette hippie et happy colonie, telle que les artistes la décrivent. Victor Man, Critian Rusu et la galerie ZM art, laquelle a choisi pour sa première exposition la collaboration entre mode et photographie, s'y sont également installés.

Aujourd'hui, alors que les institutionnels et les collectionneurs privés commencent à arriver à Cluj, grâce au récent aéroport, chacun espère que cet engouement donnera lieu à la création d'un musée d'art contemporain. Il y a quelques années émergeait, d'une ancienne ville de l'Est, un groupe d'artistes qui pulvérisa très vite les records aux ventes privées. L'école de Leipzig véhiculait aussi « une ambiance, pas un message », selon le critique d'art Arthur Lubow. Parlera-t-on en ces termes de l'école de Cluj ? Quoi qu'il en soit, la Roumanie compte désormais deux capitales artistiques. ■

“acute collectionitis.” The composition of *Dada Is Dead* (2009) recalls that of a celebrated photo taken during the first international Dada fair in 1920 in Berlin. In this painter's version, he shows us a deserted space containing artworks that are literally only shadows of their former selves.

Ghenie likes to choose historical moments when painting was supposed to be dead. He portrays the imaginary funerals of Dada and Duchamp. He says that the avant-garde should be seen “not as an advanced detachment but an extreme.” His references to classical painting are numerous and sometimes direct. His *Flight into Egypt* is a contemporary take on the problematics of exile and statelessness. He has also done portraits of Hitler and Lenin, hoping to observe their reception, and also to pose the question: if communism and the



Marius Bercea. (Ph. Ph. Servent)

Second World War had never existed, what would our society be like? The implication is that history and memory are not frozen entities but in constant flux. In technical terms, he works with oils and acrylics applied with a brush and palette knife, using dark, muffled, dense tones. His painting is abrasive, hard and cold. The question of art and the role of the artist is another of his problematics. A 2008 collaboration with Ciprian Muresan addressed the question of the status of the official artist. The video *Ceausescu's Portrait* interrogates the possibility of making a good portrait of the fallen tyrant. Consequently the question is: can a portrait of such a man be analyzed from an artistic and formal point of view?

Rereading history

Muresan, another ex-Cluj art student, took on this question directly in 2006 with this maxim: “Communism never happened.” Rather than deny this part of history, he was making an ironic “what if?” statement: what if communism had remained a pure utopia and political theory and had not achieved a totalitarian realization? The video *Choose...*, where a child has to decide between a can of Coke or Pepsi and ends up mixing the two, is a pretext for bearing witness to Rumania's present clueless state, caught between a violently liquidated regime and a globalized world, between arrested development and rampant capitalism. Another aspect of his work is a sarcastic rereading of art history. The 2004 photo *Leap into the Void—After 3 Seconds* was snapped three seconds later than Yves Klein's famous shot. It shows a man with his arms crossed across his chest—lying on the ground. The image inevitably gets a smile, but it also has a more serious side. Fifty years after Klein's original photo, modernist optimism has come to an end. Klein's artistically liberatory leap has flopped. *End of the Five-Year Plan* is the Eastern Orthodox equivalent of Maurizio Cattelan's *Nona Ora*, in this case an allusion to the Church and Ceausescu. Muresan uses the verb “recontextualize” to describe his work. His critique is as acerbic as it is subtle. In another piece children recite Eugène Ionesco's play *Rhinoceros* without understanding it. The subtext is about the problematics of rereading and understanding the past. His latest video, *Dog Luv*, shown in the Romanian Pavilion at the 2009 Venice Biennale, shows canine puppets reciting a text by the playwright Savania Stanescu about the non-human condition. Muresan is very attentive to the written word. He edits *Idea, arts + society*, a magazine that translates into Romanian work by writers like Gilles Deleuze, Félix

Szabolcz Veres

À contre-courant des variations figuratives qui font les belles heures de l'« École de Cluj », Veres explore sans vergogne la dé-figuration. Il ne s'agit pas vraiment d'un choix. Si on lui parle d'art, il répond « peinture ». Pourquoi peint-il ? Pour répondre à un besoin physique. A-t-il un « concept » ? Il s'agit plutôt d'action et d'espace.

Après une série d'œuvres sur la chasse, il sonde aujourd'hui la figure humaine jusqu'à y faire surgir le grotesque. Lointains échos, chez lui, de Goya, et aussi de Bacon et de Baselitz. Une série de vingt portraits sont autant de corps à corps. Les pâtes se hérissent, le difforme et l'étrangeté gagnent. Jusqu'à ce que l'on rencontre ces regards vestiges. Paradoxe du grotesque qui ne suscite plus ni le rire ni le dégoût, mais l'attendrissement et la compassion. Un peintre puissant se cache sous le calme angélique de Veres.

Frédéric Stéphane

Bucarest

Dan Perjovschi

■ Pouvez-vous revenir sur votre apprentissage en Roumanie ?

Quand j'effectuais mes études, c'était un pays presque soviétique où l'enseignement artistique était très rigide. À l'âge de 10 ans, je fus inscrit dans une école générale d'art, j'ai continué au lycée d'art puis à l'Académie. Pour une seule raison : les musiciens et les plasticiens étaient exemptés des travaux agricoles. L'État donnait aussi un travail après l'école. J'ai été chanceux car je suis parti près de la Hongrie, dans une enclave où la liberté était plus grande et où nous recevions des informations sur l'activité artistique venant d'Autriche. J'y ai rencontré un groupe de jeunes plasticiens très actifs. Les fondements de mon éducation artistique sont là, car j'ai oublié le reste. J'ai fait des études de peinture, mais je n'ai jamais peint après cela. Après la chute du communisme, je suis revenu à Bucarest et j'ai travaillé au ministère de la Culture. Auparavant, l'Union des artistes plastiques contrôlait tout et était le seul commanditaire. Aujourd'hui, les galeries de l'Union sont fermées, et il n'y a rien d'autre, hormis quelques galeries privées, avec lesquelles peuvent seuls travailler une dizaine d'artistes.

Cela n'est-il pas en train de changer depuis ces trois dernières années ?

Il y a des vagues, comme dans l'art. Au milieu des années 1990, régnait une néo-orthodoxie. Toutes les peintures représentaient Jésus-Christ. Aujourd'hui, pendant les vernissages, nous avons des DJ's ! Les jeunes sont plus agressifs et savent manipuler les moyens de communication. Ils puisent dans le commu-



Szabolcs Veres. « Porthunt 2 ». 2009. Huile sur toile. 140 x 120 cm. (The Olbricht Collection ; Court. de l'artiste et Spencer Brownstone Gallery, New York). Oil on canvas

nisme, en tant qu'icône *cool* et non parce qu'ils cherchent à comprendre ce qui s'est passé. On retrouve ce phénomène chez les Russes et les Chinois. Le tournant fut l'année 2000, car les anciens moyens de pratiquer l'art et d'exposer se sont effondrés, et les néo-orthodoxes ont disparu. Les galeries sont apparues en 2003-2004. C'est amusant car j'ai, en tant qu'artiste, une expérience de trente ans, certains dans ce pays organisent des festivals depuis douze ans, mais les médias considèrent les galeristes comme des spécialistes des sujets culturels, alors qu'ils ont une activité de quatre-cinq ans seulement... *Money talks !*

Est-il exact que le budget du ministère de la Culture ne cesse de diminuer ?

C'est vrai, mais on dit depuis douze ans que l'argent va au patrimoine, alors que l'on constate aujourd'hui qu'il a disparu. Où est passé l'argent ? Le ministère de la Culture

existe certes, mais il manque des lois et des statuts pour l'artiste. Le métier d'artiste n'existe pas ici. Je n'existe pas ! Je dois travailler pour des journaux pour bénéficier du statut d'illustrateur ou de graphiste. Il n'y a pas un système libéral à l'américaine ou un système de subvention à la française. La situation est tragique, comme dans tous les pays de l'Est, sauf probablement en Pologne, plus agressive, et où la promotion des institutions et de la scène artistique contemporaine est assurée. Durant vingt ans, aucune librairie, aucun musée, aucun bâtiment culturel n'ont été bâtis ici. On a construit des supermarchés en te signifiant directement : « On se fout de toi avec ton art ! » On le remarque plus encore dans le domaine cinématographique, qui connaît pourtant certains succès car des réalisateurs ont gagné des prix à Cannes, mais cela n'a rien changé aux moyens de financer les films. Pas de politique culturelle ici, que des victoires individuelles.

Guattari, Clement Greenberg and Hans Belting, along with texts by artists.

With his soft, caressing tones, and his fine layers of oils laid down carefully and slowly, Savu also interrogates Romania's past, starting with its celebrated "new man." Apparently innocuous and realistically represented scenes from everyday life are about a time when the population was moved out of the countryside and obliged to adapt to urban modernism. But since they hadn't quite absorbed urban rules, they set up hybrid settlements on the outskirts of cities. Savu's fascination with Tintoretto and Titian led him to depict these post-industrial landscapes as a New Arcadia where time stops and silence reigns. Is there a parallel between the Italian Renaissance and this aborted effort to give birth to a new society? When the utopia is over, the aesthetics Savu leaves us with are those of contemporary ruins. His discourse also readily refers to Ionesco. In a second reading of the playwright, he criticizes the passivity and lack of reactivity among his peers, who seem to be in a permanent state of waiting. To make this atmosphere palpable he eliminates the details and draws his inspiration from his studio's particular lighting. The idea here is to put the light "in a cage." Further, the ghost of Giorgione floats over his latest series of pieces. Painting was rejected after the revolution because of its association with the former regime, but Savu (born in 1978) is part of a new generation who have their own take on the past and "stuff themselves" with art history as if starving.

The Sabot gallery, on another floor, held its inaugural exhibition in October 2009, a show of work by the young Romanian artist Alex Mirutziu. This space considers itself more experimental than commercial. It adjoins the studio of Radu Comsa, another artist represented by this gallery, which is now holding a solo exhibition of his work. His paintings reflect a childhood marked by regular visits to factories, working in the fields and attending Ceausescu rallies.

Among the other newly occupied studios, Marius Bercea is devoted to painting. Golden ochre-tinged yellow tones inhabit all of his work. This color that seems to swallow the viewer has to do with an image of Chernobyl the painter has kept since childhood. His first themes came from photos and family histories in his personal archives. As if trying to escape all that, today he has taken up landscapes, especially Tuscan ones. But there once again nature invades ghost towns. Astonishingly, he paints only at night to depict memories of light. Collectors like the Horts and Blake Byrne have already shown an interest.

Bercea also runs a space called Laika in the Factory. Its first show was of work by Tom Chamberlain, a British artist who has also worked with Muresan. This gives a hint of the ambience of this "happy hippie" colony, as these artists describe it. Other new arrivals include Man, Critian Rusu and the ZM Art gallery, which has chosen to feature a partnership between fashion and photography for its inaugural exhibition. Today, with the beginnings of new art spaces, stirrings among collectors and a new airport in Cluj, everyone hopes that all this effervescence will lead to the founding of a contemporary art museum in the city. A few years go, another bunch of emerging artists in a former Eastern Bloc city quickly shattered private sales records. The Leipzig School was also marked by "an atmosphere, not a message," as art critic Arthur Lubow wrote. Can one speak of a Cluj school? Either way, from now on Romania has two art capitals. ■

Szabolcz Veres

Bucking the trend of the figurative variations for which the "School of Cluj" has become renowned, Veres is an uninhibited explorer of de-figuration. Not that he really has a choice in the matter. If you say art, he says "painting." Why does he paint? To meet a physical need. Does he have a "concept"? It's more a matter of action and space. After a series of works about hunting, he is now probing the human figure, all the way to the grotesque. His work carries distant echoes of Goya, and also of Bacon and Baselitz. Each work in his series of twenty portraits is a bodily struggle. The paint thickens, deformity and strangeness grow.

And then we encounter these vestigial gazes. Paradoxically now, the grotesque no longer prompts laughter or disgust but only tenderness and compassion. A powerful painter hides behind Veres' angelic calm.

Frédéric Stéphane

Bucharest

Dan Perjovschi

■ *Tell me about your formative years in Romania.*

When I was in school, the country was almost Soviet, and art education was very rigid. At the age of 10 I enrolled in a general art school. Then I continued studying at an arts secondary school and finally the Academy. There was only one good thing about it: musicians and artists were exempt from mandatory agricultural work. The state also guaranteed you a job after graduation. I was lucky because I come from the part of the country bordering Hungary, an enclave where there was more freedom and we received information about what



Dan Perjovschi (Ph. Ph. Servent). Vue de l'exposition « Les Frontières invisibles », Lille 3000, Tri Postal, Lille, 2009. (Court. galerie Michel Rein, Paris ; Ph. M. Dufour). *View of the exhibition "Invisible Frontiers"*

Mais alors pourquoi rester en Roumanie ?

Pour ça ! C'est très intéressant. On est aussi paradoxalement dans une ville qui produit l'une des plus importantes revues artistiques en Europe. *IDEA* montre une vraie critique de gauche qui traduit en roumain des théoriciens.

Exécuté par l'Académie

Les jeunes artistes restent vivre ici, même quand ils jouissent d'une reconnaissance internationale, est-ce un signe positif ?

Oui, c'est juste, mais il y a toujours eu des artistes qui partaient et d'autres qui restaient. Le début des années 2000 a été significatif d'un changement, quand des gens comme Marius Babias, le directeur du Neuer Berliner Kunstverein et l'un des théoriciens de l'art les plus engagés en Europe, a invité à la biennale de Venise Daniel Knorr, natif de Bucarest mais habitant à Berlin. Tout d'un coup, la Roumanie n'était plus petite, mais complexe et élargie géographiquement. Je reste, car Bucarest est mon lien avec une vie politique vivante et surprenante. Je maintiens une sorte de plateforme plus sociale qu'uniquement culturelle. Je viens de perdre l'atelier que j'occupais depuis dix-huit ans, à côté de l'Académie des arts, et que j'utilisais, avec mon épouse, Lia Perjovschi, comme une plateforme pour des débats critiques relatifs aux moyens de résister. Je n'ai pas été exécuté par le communisme ni par le capitaliste, mais par l'Académie ! Nous construisons aujourd'hui un atelier identique à Sibiu, notre ville natale. Nous voulons y exposer les documents artistiques, catalogues ou journaux que nous avons collectés pendant presque vingt ans, plus qu'aucune institution officielle roumaine ne l'a fait, je pense. Ce sera comme un bureau de recherches artistiques dans la ville. C'est intéressant, car, ici, on nous force à trouver des solutions et à avoir une position sociale engagée.

C'est un peu ce qu'a perdu l'art contemporain depuis des années, non ?

Oui, le milieu de l'art est enfermé dans ses foires ! Miami, par exemple, a perdu sa ville, mais a gagné Art Basel Miami Beach ! Ici, j'aime l'espace public, très permissif. On voit énormément de bons graffitis, qui n'existent pas seulement pour faire du bruit, mais dénotent un contenu politique et social. Il y a aussi une certaine créativité qui vient de rien ou d'expériences qui semblent curieuses, mais qui ont le mérite d'exister... ■

**Propos recueillis par
Marie Maertens**

www.fabricadepensule.ro

Dan Perjovschi et Ciprian Muresan participent à l'exposition *les Promesses du passé*, au Centre Pompidou, du 14 avril au 19 juillet. Serban Savu est représenté à Paris par la galerie Hussenot.

Marie Maertens est journaliste et critique d'art, basée à Paris.

was happening in art by way of Austria. I met a group of very active young artists. That's where I picked up the basics of my art education; I've forgotten the rest. I studied painting but since then I've given it up. When communism fell, I went back to Bucharest, where I worked for the Ministry of Culture. Until then the Visual Artists' Union controlled everything and did all the commissioning. There were only a few private galleries, and only about ten artists working with them.

Hasn't all that been changing over the last three years?

There are waves, like in art. Neo-Orthodoxy reigned in the mid 1990s. Everyone was painting Jesus Christ. Today we have DJs at our openings. The younger artists are more aggressive. They know how to manipulate the media. For them, communism is just a source of cool icons. They're not really trying to figure out the past. It's the same in Russia and China. The turning point came in 2000, when the old ways of making and showing art collapsed and the Neo-Orthodox fad evaporated. Galleries started opening in 2003 and '04. It's kind of funny. I've been working as an artist for 30 years, and other people in this country have been organizing festivals for twelve years, but the media see gallerists as the real cultural experts, even though they've only been at it for four or five years. Money talks!

Is it true that the Ministry of Culture budget is continually shrinking?

Yes it is. For twelve years people have been saying that all the money is going to our cultural heritage but actually it's all gone. So *where* did it go? Of course the Ministry of Culture's still there, but there are no laws and regulations to protect artists. Legally, the profession of artist doesn't exist here. I don't exist! I have to work for the newspapers to have the legal status of illustrator or graphic artist. There is neither a free market system like in the U.S. nor a system of state subsidies like in France. The situation is tragic. It's like that in all the Eastern European countries with the probable exception of Poland. Poland is more aggressive. There's a sustained promotion of art institutions and the contemporary art scene. Here, not one new bookstore, museum or other cultural building has been built for twenty years. They just build supermarkets. "Fuck off, you and your art!"—that's the message. The situation is even worse for movies. Even though Romanian films have had real success with directors winning prizes at Cannes, nothing has changed when it comes to film financing. There are no cultural policies here, just individual victories.

So why does anyone stay in Romania?

That's why. Because it's very interesting. Paradoxically, we're in a city that produces one of Europe's most important art magazines. *IDEA* demonstrates what real criticism from the left can be, and it translates critical thinkers into Romanian.

Young artists go on living here even when they get international recognition. Is that a good sign ?

Yes, that's right, but there have always been some artists who leave and others who stay. There was an important change in the early 2000s when people like Marius Balbias, director of the Neuer Berliner Kunstverein and one of Europe's most engaged art theoreticians, invited Daniel Knorr to the Venice Biennale. Knorr is a Bucharest native who lives in Berlin. Suddenly Romania wasn't so little anymore. It became more complex and geographically enlarged. I stay because Bucharest is my link with a thriving, surprising political life. I keep up a sort of platform that's more social and not just cultural. I just lost the studio where I worked for eighteen years, near the Academy of Arts. My wife Lia Perjovschi and I used it as platform for very critical debates about how to resist. It was not communism or capitalism that put me to death, but the Academy! Today we're building an identical studio in Sibiu, our hometown, where we want to show art documents, catalogues and publications we've collected for almost twenty years, longer than any official Romanian institution, as far as I know. It will be like an art research center. What's interesting is how we are forced to find solutions and be socially committed.

That's something that contemporary art lost years ago, isn't it?

Yes. The art milieu is shut up in its fairs. Miami, for example, lost its city but won Art Basel Miami Beach! I love the public arena here—it's very permissive. You see a lot of good graffiti, done not just to make noise but also to express a political and social content. There's also a certain creativity that comes from having nothing, or from experiments that might seem odd, but that exist, which is the main thing. ■

**Interview by Marie Maertens
Translation, L-S Torgoff**

Work by Dan Perjovschi and Ciprian Muresan will be seen in the exhibition *Les Promesses du passé* at the Pompidou Center April 14-July 19, 2010. Serban Savu is represented in Paris by the Hussenot gallery.

Marie Maertens is a Paris-based journalist and critic.